

F. Giacobello, P. Schirripa (éds.), *Ninfe nel mito e nella città dalla Grecia a Roma*, Vienne-pierre edizioni, Milano, 2009: 189 p.

[ISBN 9788862271912]

Compte rendu par Maria Paola Castiglioni, ERGA

Le recueil des dix articles réunis par Paola Schirripa et Federica Giacobello sous un titre signifiant « Nymphes dans le mythe et dans la cité de la Grèce à Rome » émane de la collaboration d'un groupe de jeunes chercheurs de l'Università degli Studi de Milan, archéologues et historiens, coordonnés par Federica Cordano. S'insérant dans le sillage d'une précédente expérience qui a abouti à la publication, par le même éditeur, du volume intitulé *Il mito oltre il mito* (« Le mythe au-delà du mythe »), cet ouvrage propose une série de contributions sur le vaste thème des nymphes, figures complexes, ambiguës, fascinantes, trop souvent reléguées aux marges de l'attention des spécialistes alors que de leur multiforme présence sont imprégnées les traditions littéraire et iconographique antiques.

Il serait par ailleurs impossible de donner une définition univoque et monolithique de ces figures mythologiques, comme le fait remarquer Paola Schirripa dans son article, le premier, qui offre au lecteur un admirable et subtil essai de synthèse sur la question : elles sont, dans le fond, insaisissables, se prêtant à revêtir des fonctions paradoxalement antinomiques. Elles se situent en effet à la fois dans l'univers virginal et sauvage propre à Artémis – en tant que présences liées au monde des eaux et des forêts –, et dans le domaine courtois et maternel propre à Déméter – en tant que mères (souvent malgré elles) et nourricières –. Elles ont un statut inclassable qui les place à mi-chemin entre les hommes et les dieux et qui les rend particulièrement aptes à revêtir un rôle de médiatrices, de civilisatrices.

La nature polysémique des nymphes apparaît par ailleurs clairement dans les représentations iconographiques, auxquelles est consacrée la deuxième contribution, signée par Stefania De Francesco, Federica Giacobello et Claudia Lambrugo. Aux VII^e, VI^e et V^e s. av. J.-C., les *nymphai* apparaissent comme des jeunes filles, chastement vêtues, accompagnant les processions nuptiales (le thème privilégié est à cette époque celui des noces de Pélée et Thétis), mais aussi des figures moins inhibées et pudiques qui suivent les silènes dans des cortèges beaucoup moins figés, et assument au cours du temps des allures de ménades de plus en plus dévêtues. L'article ne manque pas de signaler que les représentations des nymphes, notamment sur les reliefs datés entre le V^e et le II^e s. av. J.-C., avaient aussi une valeur culturelle et constituaient, dans les sanctuaires qui leur étaient consacrés (souvent des grottes), de véritables images de culte.

Jeunes habitantes des espaces sauvages et solitaires, les nymphes ne sont pourtant pas insensibles aux sentiments. Parmi les exemples que la mythologie antique offre des nymphes amoureuses, Federica Giacobello sélectionne et analyse les exemples de la Calypso homérique, qui dut obéir à la volonté de Zeus et bien malgré elle, laisser partir Ulysse, d'Écho, qui se consuma d'un amour non partagé pour le beau Narcisse, et des nymphes de Mysie dont la folle attraction pour le bel Hylas fut tellement vigoureuse qu'elles entraînent le jeune garçon dans les eaux profondes d'une source pour le posséder à jamais. L'enlèvement (nympholepsie), l'élan mortifère (qui conduit cependant à l'héroïsation), la vengeance amoureuse, révèlent le « côté noir » des nymphes, autre aspect dont le mythe est particulièrement riche. L'archétype est, encore une fois, une figure homérique : Circé, nymphe-sorcière aux pouvoirs prophétiques. À la fille d'Hélios s'ajoute cependant une riche galerie de cas analogues de nymphes « méchantes », présentés dans le deuxième article de Paola Schirripa (Telphussa, Enone, Salmacis, Nicéa et Aura).

Les articles qui suivent se concentrent sur des aspects plus archéologiques et/ou culturels. Stefania De Francesco établit une synthèse des caractéristiques des *nymphaia* en Grande-Grèce : il s'agit dans la plupart des cas de grottes, à l'intérieur desquelles étaient aménagés des autels et des fontaines (l'eau était utilisée pour les rituels) et dont la fréquentation massive de la part de la population locale est documentée par le grand nombre d'offrandes (surtout des vases et des statuettes en terre-cuite ou en pierre) liées aux rituels pré-nuptiaux.

L'inscription récemment découverte à Kaplan Kalesi, près d'Halicarnasse, sur l'emplacement de la source Salmacis, fournit à Matteo Cadario l'occasion de comparer la version locale, enregistrée par l'inscription, de la rencontre entre la nymphe Salmacis et le jeune Hermaphrodite (selon laquelle la nymphe Salmacis ne fut que la nourrice d'Hermaphrodite, et ce dernier une sorte de héros patron du mariage), avec le célèbre récit ovidien, dans lequel le fils d'Hermès et d'Aphrodite, un *puer* insensible aux avances de Salmacis, fut enlacé si étroitement par la nymphe que les deux corps se fondirent en un seul être, androgyne. Dès lors la source qui fut le cadre de leur métamorphose eut le pouvoir de *mollescere* (rendre sexuellement passifs) tous ceux qui s'y baignaient. Ce fut finalement cette dernière version, plus grivoise, qui eut le plus de succès iconographique, comme le prouve la riche production statuaire du type bisexué d'Hermaphrodite.

Les trois derniers articles sont consacrés au culte des nymphes dans le monde colonial occidental : la contribution de Claudia Lambrugo met l'accent sur l'étroite relation entre le culte des Nymphes et l'élément aquatique en Sicile, explicitée du reste par les émissions monétaires sicéliotes.

La topographie sacrée liée aux nymphes est sur l'île particulièrement présente dans les colonies issues de l'aire culturelle corinthienne : à Syracuse, avec la célèbre source Aréthousa, que les touristes peuvent admirer encore aujourd'hui ; à Orthygie dans un aménagement du XIX^e s. ; à Scala Greca, dans l'arrière-pays syracusain, où un complexe de grottes abrita au moins depuis le IV^e s. av. J.-C. un culte consacré aux nymphes et à Artémis ; à la source Kyanè, "la source bleue", toujours dans la *chora* de Syracuse, où, selon le mythe, Hadès enleva Koré, en dépit de la résistance de la nymphe Kyanè. L'auteure y ajoute également l'exemple des grottes situées près d'Akraï et consacrées à Anna et aux *Theai Paidés*, sans doute à mettre en relation avec un culte à Artémis et aux nymphes, mais né à l'origine dans un contexte indigène (sicule) sensible dès avant la colonisation grecque au culte de divinités aquatiques (assimilées par les Grecs aux nymphes).

Dans l'aire méridionale de la Sicile, le culte des nymphes semble se mêler à la vénération pour Déméter et Koré dans un sanctuaire champêtre à Contrada Casalicchio, près de Licata, ou à celui de San Biagio près d'Agrigente, et à la sphère de la fécondité dans le sanctuaire de Fontana Calda, près de Géla, lié à des rites pré-nuptiaux.

L'enracinement des nymphes dans la terre sicéliote est tel que, comme le souligne l'auteure, il ne peut être que la conséquence d'un syncrétisme entre des divinités tutélaires des sources d'origine indigène et les nymphes, transposition grecque des déesses tutélaires locales.

Les implications politiques de l'utilisation de la nymphe comme symbole civique sont mises en évidence dans l'article de Federica Cordano. Elle étudie l'exemple de la nymphe Camarina, chantée par Pindare et représentée, à partir de 415 av. J.-C., époque de l'expédition athénienne en Sicile, sur les monnaies de la colonie syracusaine dont elle est l'éponyme. Ce choix iconographique, nous fait remarquer F. Cordano, est sans doute la conséquence d'un rapprochement entre Camarina et sa métropole pour laquelle le rôle symbolique de la source-nymphe Aréthousa fut toujours central.

La nymphe Cyrène, elle aussi éponyme d'une colonie, constitue le sujet de l'étude d'Alessandra Inglese, qui établit une intelligente synthèse dans la tradition littéraire complexe concernant cette figure.

La dernière contribution, signée par Fabio Copani, s'impose comme une étude à la fois linguistique et cultu(r)elle qui nous dévoile un rapport direct entre Sicules et Latins, ethniquement apparentés, et offre un exemple d'un phénomène inverse à celui de l'hellénisation : le toponyme

de Casmene fut en effet emprunté par les colons grecs afin d'honorer des déesses indigènes dont les Casmènes romaines seraient le « pendant » latin.

La variété des contributions, la volonté de faire cohabiter dans un même ouvrage différentes approches (littéraire, anthropologique, archéologique) issues des compétences spécifiques de chaque auteur, la riche bibliographie à laquelle renvoient les notes, font de ce recueil un instrument précieux pour tous ceux qui veulent étudier la question. La clarté des articles, brefs mais exhaustifs, permet même à des lecteurs moins spécialisés de découvrir l'univers bariolé des nymphes.